

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.  
ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.  
» » 14 » » six mois.  
» » 7 50 » » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,  
bureau du Journal, Grand-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez  
MM. LAFFITE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.  
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la  
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITE BUL-  
LIER et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 18 Avril 1865.

### BULLETIN.

L'ensemble du projet d'Adresse a été adopté samedi au Corps législatif par 249 voix contre 15. L'Adresse a été présentée dimanche à l'Empereur; nous donnons plus loin la réponse de Sa Majesté.

Nous avons publié dans notre dernier numéro une dépêche de New-York, en date du 5 avril, annonçant la prise de Richmond et de Pétersbourg par les fédéraux. Cette nouvelle a causé une grande sensation dans le monde politique et des affaires. On se demande surtout quelles seront les suites des nouveaux et considérables succès des fédéraux. Les confédérés chercheront-ils à rallier leurs forces pour continuer la grande guerre, ou se résoudront-ils à manœuvrer par petites colonnes afin de laisser les fédéraux par une guerre de partisans? Les idées de paix finiront-elles par prévaloir? Autant de questions que le général Lee et M. Davis peuvent seuls résoudre; mais en tout cas, l'ancien ordre des choses est changé. La lutte entre dans une nouvelle phase.

D'après une correspondance de New-York, le président Lincoln se serait rendu immédiatement à Richmond; son intention serait de promulguer une amnistie pleine et entière. On a de fortes raisons pour mettre en doute cette nouvelle.

Les dernières dépêches du Mexique, publiées par le *Moniteur*, sont datées de Mexico, 10 mars. Elles annoncent que partout l'œuvre de pacification se complète; plusieurs bandes rebelles ont fait leur soumission; l'état sanitaire de l'armée est bon. Le transport le Rhône a embarqué le 18 mars le 2<sup>e</sup> zouaves se rendant à Oran.

L'ouverture d'une nouvelle section de la ligne ferrée permet maintenant de franchir les Terres-chaudes en trois heures.

Une dépêche de Berlin annonce que l'ambassadeur de France a eu samedi une audience du roi Guillaume. On assure que notre représentant avait remis à Sa Majesté une lettre autographe de l'Empereur Napoléon.

J. REBOUX.

#### PARTIE OFFICIELLE DU MONITEUR.

L'Empereur a reçu dimanche à deux heures, dans la salle du Trône, au palais des Tuileries, la députation du Corps législatif chargée de Lui présenter l'Adresse votée par le Corps législatif, en réponse au discours prononcé par Sa Majesté à la séance d'ouverture de la session.

M. Schneider, l'un des vice-présidents, a donné lecture de l'Adresse votée dans la séance du 15 avril.

L'Empereur a répondu :

« Monsieur le Président,

» En recevant l'Adresse, ma première pensée est de remercier le Corps législatif de son concours et de me féliciter de voir ma conduite comme mes intentions loyalement comprises et énergiquement soutenues par les députés du pays.

» Vous défendez tous les ans avec fermeté nos lois fondamentales qui maintiennent un juste équilibre entre les pouvoirs de l'Etat. — Le pays vous en sait gré. Sous le régime actuel sa vie se développe; il voit ses entraves administratives disparaître, le progrès assuré, la sécurité garantie. — Par le mouvement électoral, le retentissement de la tribune et de la presse, il sent bien qu'il est libre. Aussi, loin de vouloir abattre l'arbre qui a porté de bons fruits, les masses qui travaillent, les classes qui possèdent, les hommes qui se souviennent, ceux qui entendent et lisent, redoutent plus encore les abus de la liberté que les abus du pouvoir.

» Continuez donc avec calme vos travaux. Après avoir parcouru les sphères

» élevées de la théorie, occupez-vous pratiquement des lois qui vous sont proposées; elles ont pour but l'amélioration morale et matérielle de l'individu par l'éducation et le travail, de la commune et du département par l'extension de leurs attributions.

» Sans vouloir sans cesse tout changer, contentons-nous d'apporter chaque jour une pierre nouvelle à l'édifice. La base est large, il ne saurait s'élever trop haut.»

Les paroles de Sa Majesté ont été saluées des cris répétés de *Vive l'Empereur!*

Les journaux d'Algèr publient ces communications officielles :

Alger, 11 avril.

Depuis le 18 mars dernier, la situation de la Kabylie du Babor s'était notablement améliorée; nos contingents indigènes avaient suffi à arrêter les progrès de l'insurrection.

En ce moment, les Beni-Sliman paraissent vouloir se joindre aux rebelles. En raison de la proximité de cette tribu du camp de travailleurs du cap Aokas, un bataillon du 77<sup>e</sup> de ligne qui ne devait se mettre en route que le 12 sera embarqué demain pour Bougie.

Les opérations qui doivent faire rentrer les tribus du Babor dans le devoir, ont été retardées jusqu'ici par les mauvais temps; mais bientôt, les colonnes destinées à agir dans ce pays éloigné de tout centre de population européenne, pourront commencer leurs mouvements. Il y a lieu de croire qu'il leur faudra peu de temps pour y rétablir la tranquillité. Déjà, du côté de Djidjelli, les Beni-Krezeur et les tribus de Ziama ont envoyé des députations pour protester de leur soumission.

Alger, 12 avril.

Les Beni Sliman, dont on signalait hier l'attitude douteuse, se sont joints aux rebelles. Hier, le colonel Bentz a eu un engagement avec les rebelles, au nord de Taki-tout.

Aujourd'hui le camp du cap Aokas a été attaqué vers le milieu du jour; le lieutenant-colonel Bonaulet, qui commande ce camp, a fait savoir par le télégraphe à deux heures vingt minutes, que toutes les positions de l'ennemi venaient d'être

enlevées par ses troupes avec la plus grande vaillance.

Le 77<sup>e</sup> de ligne est débarqué aujourd'hui à Bougie.

On sait que pour compléter les résultats de la campagne d'automne, notre armée d'Afrique doit entreprendre, sous peu de semaines, une expédition au sud de Bougie et au nord de Sétif. Cette expédition sera faite par les troupes de la province de Constantine qui présentent un effectif de douze mille hommes, auxquels on adjoindrait une brigade d'infanterie prise dans la province d'Alger. On dit que le maréchal duc de Magenta, gouverneur général, prendra le commandement en chef de ce petit corps d'armée et qu'il aura sous ses ordres le général Perregaux. Pendant son absence, le maréchal serait remplacé, à Alger, par le général Wimpffen, nommé récemment au commandement de la province.

Les troupes qui se trouvent en ce moment dans la province de Constantine sont : le 12<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, les bataillons de guerre des 63<sup>e</sup>, 66<sup>e</sup> et 83<sup>e</sup> de ligne, (9 bataillons) un bataillon du 3<sup>e</sup> de zouaves, trois bataillons du 3<sup>e</sup> régiment des tirailleurs indigènes, le 3<sup>e</sup> d'infanterie légère d'Afrique, quatre escadrons du 3<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique, quatre escadrons du 3<sup>e</sup> de spahis et cinq batteries d'artillerie du 2<sup>e</sup> régiment à pied.

Ainsi, les troupes disponibles de la province dans laquelle doit avoir lieu l'expédition peuvent être évaluées à quinze bataillons, quatorze escadrons et cinq batteries.

Nous empruntons au *Moniteur* la correspondance suivante de New-York donnant des détails sur la prise de Richmond et de Pétersbourg :

« La grande attaque commencée le 29 mars contre Pétersbourg a finalement réussi. Cette ville, ainsi que Richmond, est aujourd'hui au pouvoir des forces fédérales.

Le général Grant est d'abord parvenu à s'emparer du chemin de fer de Pétersbourg à Danville (*Southside Rail Road*), mais ce succès a été chèrement acheté; il n'a été obtenu qu'à la suite de combats qui ont duré trois jours, et dans lesquels beaucoup de sang a été répandu de part

et d'autre. Toute l'armée fédérale s'est trouvée engagée dans cette lutte mémorable.

Le général Sheridan s'est ébranlé le premier avec sa bonne et nombreuse cavalerie. Il a gagné sans opposition Dinwiddie Court House, qui a été, il y a quelques mois, le théâtre d'une bataille dans laquelle le général Meade n'a pas eu l'avantage, et il s'est ensuite porté à l'ouest comme s'il avait l'intention d'atteindre le chemin de fer Southside à la hauteur de Birksville. Le général Lee s'est empressé de diriger des troupes sur ce point; il a dû par conséquent affaiblir son aile droite.

Pendant que Sheridan attirait ainsi à une grande distance de Pétersbourg une partie des forces ennemies, le lieutenant général Grant mettait en mouvement le second et cinquième corps d'armée et les envoyait par les routes Vaughan et Halifax au delà du cours d'eau déjà devenu historique sous le nom de Hatcher's Run. C'était le mercredi 29 mars. Un premier engagement eut lieu sur les bords du Gravelly Run, petit affluent de la rivière Rowanty; mais les confédérés, écrasés par la supériorité du nombre, furent refoulés en arrière.

La journée du jeudi 30 fut employée à gagner la route en planches (Plank Road) de Boydton par un chemin de fer transversal, Quaker Road, qui longe la rive sud du ruisseau Gravelly.

Une fois en possession de la route de Boydton, les fédéraux essayèrent de se rendre maîtres d'une partie du Whiteoak Road, situé à peu près à mi-chemin de la route de Boydton et du chemin de fer Southside; ils s'avancèrent ensuite sur ce railway en traversant une localité appelée The Five Forks. C'est là que l'ennemi s'était retranché; mais il n'attendit pas l'attaque des fédéraux, il prit au contraire l'offensive avec une hardiesse que le succès couronna d'abord. On se battit avec un extrême acharnement pendant la journée entière du vendredi 31 mars, et tout ce que le général Warren, commandant le 3<sup>e</sup> corps, put faire, fut de se maintenir sur le terrain qu'il occupait le matin. Le combat recommença le 1<sup>er</sup> avril, et les chances au sein desquelles les confédérés quand le général Sheridan parut à la tête de sa cavalerie. Son mouvement sur Bakesville n'était qu'une feinte; il n'avait d'autre objet que de tromper le général Lee, de le priver d'une partie de ses troupes, et de le forcer de dégarnir son aile droite que le général Sheridan avait pour mission de tourner.

#### FÉUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 19 AVRIL 1865

N° 10

UN

### MARIAGE EN PROVINCE.

#### CHAPITRE VII.

DIPLOMATIE PATERNELLE.

(Suite.)

— Nous y voilà, pensa le notaire; c'est l'élection qui fait le mariage, en grande partie du moins... C'est-à-dire, reprit-il tout haut, que j'ai promis à M. de Croix-Fonds de l'aider à devenir éligible en lui trouvant une terre à acheter dans le pays.

— C'était nous créer un concurrent de plus; vous avez été sur le point de lui faire avoir la Pinède pour un morceau de pain.

— Service de voisin et de notaire, ne touchant en rien à la situation de monsieur votre frère.

— Ce n'est pas mon avis. Quoi qu'il en soit, si vous donnez suite à ma demande d'aujourd'hui, vos dispositions en faveur de ce nouveau candidat en seront je pense modifiées.

— Je ne suis nullement engagé envers ui.

— Alors je puis sérieusement vous demander vos voix pour l'oncle de mon fils. Aux élections prochaines, il ne sera pas nécessaire de les solliciter pour votre genre.

— Quoi, votre fils songe à... ?  
— Artémon ne pense encore à rien de ce genre; mais puisque, après avoir déclamé contre le mariage pendant dix ans, le voilà arrivé à la composition, il fera de même pour embrasser une carrière; le ménage et les emplois le rangeront complètement, j'en suis sûr.

— Il en a un peu besoin, peut-être.  
— Sans doute, sans doute, et cela se fera; il a eu quelques années orageuses; ce n'est pas un mal; il a jeté ses gourmes, comme on dit. Vous avez été comme lui, ajouta M. Richer de Montlouis en riant, et il sera, comme vous, le meilleur des maris.

Le notaire rit aussi, quoiqu'il goûtât modérément les allusions à son passé; le raisonnement de M. de Montlouis ne lui permettait plus aucune observation; il parut convaincu.

M. Richer prit congé du notaire, et, sur le pas de la porte, les deux hommes se serrèrent la main avec la plus complète cordialité.

Dès qu'il fut seul, M<sup>e</sup> Lescalle entra chez sa femme.

— Virginie, cria-t-il en entrant, nous allons marier Rose!

— A Artémon Richer? fit M<sup>e</sup> Lescalle.

— Tu le sais?

— J'ai vu le père entrer à l'étude, et je me suis doutée de quelque chose; cela devait finir par là.

— Ils sont très-inquiets pour leur élec-

tion; ils ont grand besoin de moi; cela a bien pu faire brusquer les choses. Du reste, je vais leur faire un peu payer mes services.

— Comment cela?

— En ne donnant à Rose que quarante mille francs.

— C'est bien assez. Rose, d'ailleurs, est assez jolie pour qu'on ne regarde pas à son argent.

— Tout cela est bel et bon; mais les beaux yeux n'auraient pas remplacé les bons écus auprès du père Richer, sans cette circonstance des voix dont je dispose.

— Ajoute qu'Artémon est très amoureux de ta fille, cela se voit bien.

— Tant mieux! et elle, la petite, l'a-t-elle vu?

— Je ne sais trop, je la surveillais de près; le jeune homme n'est pas scrupuleux, dit-on, et je ne voulais pas laisser s'engager une amourette.

— Tu as bien fait; maintenant, tu peux parler à Rose. Crois-tu qu'elle sera contente?

— Elle serait bien difficile, dit M<sup>e</sup> Lescalle, qui rendait intérieurement une éclatante justice aux avantages physiques et à la robuste jeunesse d'Artémon Richer. Tiens, Toussaint, ajouta-t-elle, voici Rose qui revient de chez Misé Médé; laisse-nous, je vais lui parler: devant toi, ce serait trop solennel.

— D'accord, dit M<sup>e</sup> Lescalle, et il sortit.

Un moment après Rose entra chez sa mère. Elle était jolie comme une figure de Greuze; elle portait un grand chapeau de paille, auquel elle venait d'ajouter une couronne de fleurs des champs; de ses bras nus, ronds et veloutés, elle retenait

un pan de sa robe de jaconas rose, ce qui l'aidait à soutenir une immense botte de fleurs, butin embaumé ravi au jardin des Capucins. Avec ses cheveux blonds en désordre, ses belles couleurs encore animées par la course, et cette moisson de fleurs, Rose semblait la plus charmante allégorie du printemps qu'un peintre pût rêver. Elle courut à sa mère, essouffée, et lui dit en l'embrassant :

« Voyez donc, maman, les belles fleurs! J'ai dépouillé le jardin de tante Médé.

— C'est superbe, répondit distraitement M<sup>e</sup> Lescalle; mais il ne s'agit pas de cela, Rose. Sais-tu ce qui se passe?

— Quoi donc, maman?

— On te demande en mariage.

— Moi!... vraiment! et qui cela? demanda la jeune fille, un peu émue de ces graves paroles.

— Tu ne t'en doutes pas?

— Non, maman, fit-elle en ouvrant ses grands yeux bleus et limpides comme le ciel.

— Eh bien! c'est Artémon Richer de Montlouis.

Rose reçut un coup au cœur; car, au nom d'Artémon, elle laissa tomber ses deux bras le long de son corps, et toutes ses fleurs glissèrent à ses pieds, sans qu'elle s'en aperçut.

« Vous avez dit que j'étais encore trop jeune pour me marier, n'est-ce pas, maman? dit-elle d'une voix étouffée.

— C'est ton père qui a répondu.

— Est-ce donc tout à fait sérieux? reprit-elle avec un accent de plus en plus altéré.

— C'est aussi sérieux que possible.

— Mais, maman, hier vous me disiez beaucoup trop jeune pour songer au mariage.

— On dit toujours cela d'une fille quand aucun bon parti ne s'est encore présenté; ensuite, on ne manque pas à plaisir un beau mariage pour une question d'âge. Tu serais bien dégoûtée si tu n'étais pas aux anges par cette demande; Artémon Richer! le meilleur parti et le plus beau garçon du pays!...

Rose se tut; elle connaissait la prédilection de sa mère pour le bel Artémon, elle sentit que sa résistance ne serait pas comprise de ce côté; elle parut réfléchir et laissa sa mère la féliciter longuement de son bonheur. Une visite vint la soustraire à l'embarras de répondre de ce panegyrique de sa destinée. En attendant monter les deux dames qui venaient voir M<sup>e</sup> Lescalle, elle quitta précipitamment le salon, et, jetant son chapeau couvert de fleurs, elle entra dans le cabinet de son père.

M. Lescalle, assis devant son bureau, la tête dans ses mains, achevait de supporter les avantages que lui assurait une alliance avec la famille Richer de Montlouis.

« Cher père, dit Rose d'une voix qu'elle voulait rendre grave et qui resta tremblante, maman vient de m'apprendre...

— Ah! ta mère t'a parlé, fillette. Hein! cela sert d'être jolie!

— Ainsi M. Artémon...

— Sera ton mari dans trois semaines.

— Quoi, sitôt? mais, mon père, je le connais à peine.

— Je le connais, moi, et c'est l'important; vous, mes enfants, vous aurez tout le temps de faire connaissance après le mariage; d'ailleurs, tu l'as vu, tu le trouves beau garçon, n'est-ce pas? cela suffit quant à présent; lui, s'il t'épouse, c'est que tu lui plais, apparemment.